

Pierre-Antoine PONTOIZEAU*

Herméneutique du colon et de l'autochtone ou quand les modernes ont fait le choix du génocide des peuples et des civilisations au 16^e siècle

Hermeneutics of the colonist and the native or when the Moderns chose the
genocide of peoples and civilizations in the 16th century

Abstract: To understand the origins of the apology of the genocides led by settlers-migrants against indigenous-natives in the theological and political controversy of the first half of the 16th century. Colonial law has its source in a theological option that is firmly condemned by the Church. This hermeneutic of humanity and of the relations between the spiritual and the temporal acts a direction of emancipation of some and alienation of others. And this brand of the modern still threatens the indigenous and indigenous people of the world. This article proposes to get out of the trap of the division of representations that justifies the exercise of violence then legitimized.

Keywords: native, colonist, genocide, hermeneutic, modern.

1. Introduction

Les peuples autochtones ont été les victimes de la colonisation initiée par les pays européens. Cette période de destruction de nombreux peuples, essentiellement aux Amériques, s'est accompagnée d'une entreprise de repeuplement succédant à ce dépeuplement par le trafic des esclaves d'Afrique vers les Amériques. Peu importe le décombre macabre, il s'agit de millions de crimes dans ce mouvement moderne de colonisation. Et cet acharnement à détruire les indigènes se poursuit comme en atteste cette tribune du journal *Le Monde* en date du 10 avril 2019 intitulée : *Appel des peuples indigènes* : « Depuis l'élection de Jair Bolsonaro, nous vivons les prémices d'une apocalypse » les auteurs rappellent que : « Partout dans le

* PhD, Président de l'Institut de Recherches de philosophie contemporaine, co-directeur des Cahiers de Psychologie Politique. Email: papontoizeau@gmail.com. Cet article prolonge des travaux sur la modernité et les génocides dont les articles suivants publiés dans les *Cahiers de psychologie politique* : « La modernité, fabrique à génocides, en hommage à Gracchus Babeuf et Raphaël Lemkin » - janvier 2020 (no. 36), « La perversion du principe d'apathie » - juillet 2019 (no. 35), « La raison totalitaire et morbide » - juillet 2018 (no. 33)

monde les droits des peuples indigènes et de la nature sont bafoués, des leaders indigènes sont assassinés. Des millions de nos frères et sœurs ont été tués pour prendre le contrôle de leurs territoires et on continue à nous détruire avec de belles paroles et de l'argent, cette malédiction du monde. »

Pendant très longtemps, sous l'influence des penseurs des Lumières inspirés des Antiques, les occidentaux ont justifié la conquête des territoires, arguant de la théorie du climat et de la théorie des races¹ pour motiver ces actes jusqu'au 19^e siècle et le célèbre discours de Jules Ferry de 1885. Les colons-migrants en provenance d'occident partaient à l'aventure pour les premiers, partageaient, parfois, une vision mystique de leur mission, allant construire une société plus juste que les sociétés européennes, avec des missionnaires au Canada ou la création de la République du Paraguay par les jésuites. Mais, très vite, la mission devient colonisation de peuplement par accaparement des terres et meurtres des premiers occupants.

Pourtant, les théologiens condamnèrent très vite cette dérégulation criminelle. Charles Quint avait déjà interdit l'esclavage et obligé à la libération en respectant les droits au travail et à la propriété par décret en 1542². Il s'appuyait sur la lettre apostolique *Veritas ipsa* et la bulle pontificale *Sublimis Deus* de Paul III de 1537 disant que tous sont de « véritables êtres humains » avec leur droit. Prenons ici la mesure du glissement qui s'opère entre 1516 et 1551, date de la controverse de Valladolid, en reprenant l'œuvre de Thomas More : *L'utopie* de 1516, les textes de Paul III de 1537 puis les arguments de la controverse de 1551. Il s'agit de comprendre comment la pensée moderne a triomphé, jusqu'à faire oublier la position initiale.

2. Les arguments de Thomas More en 1516

More développe les arguments qui justifient la conquête, voire le crime. Citons *in extenso* le paragraphe clé du raisonnement :

« Si l'île entière se trouvait surchargée d'habitants, une émigration générale serait décrétée. Les émigrants iraient fonder une colonie dans le plus proche continent, où les indigènes ont plus de terrain qu'ils n'en cultivent. La colonie se gouverne d'après les lois utopiennes, et appelle à soi les naturels qui veulent partager ses travaux et son genre de vie. Si les colons rencontrent un peuple qui accepte leurs institutions et leurs mœurs, ils forment avec lui une même communauté sociale, et cette union est profitable à tous. Car, en vivant tous ainsi à l'utopienne, ils font qu'une terre, autrefois ingrate et stérile pour un peuple, devient productive et féconde pour deux peuples à la fois. Mais si les colons rencontrent une nation qui repousse les lois de l'utopie, ils chassent cette nation de l'étendue du pays qu'ils veulent coloniser, et, s'il le faut, ils emploient la

force des armes. Dans leurs principes, la guerre la plus juste et la plus raisonnable est celle que l'on fait à un peuple qui possède d'immenses terrains en friche et qui les garde comme du vide et du néant, surtout quand ce peuple en interdit la possession et l'usage à ceux qui viennent y travailler et s'y nourrir suivant le droit imprescriptible de la nature. » (More 1997, 66-67)

Le premier argument expose la raison causale, la surpopulation et la nécessité d'un exode vers de nouvelles terres. Le second argument présente une situation particulière de terres en friche, donc disponibles. Le troisième explique la relation de bon voisinage fondée sur l'assimilation des « naturels ». Le quatrième développe cette relation par la dissolution des mœurs indigènes dans une colonie utopienne. Mais More souligne immédiatement l'alternative d'une confrontation. Elle se légitime du fait du refus d'une efficacité bien soulignée dans l'argument précédent par la fécondité de la terre au profit de tous. Surtout, il fait porter la responsabilité de la confrontation à l'autochtone qui refuse l'œuvre civilisatrice jusqu'à se donner le droit de l'éliminer. Enfin, il utilise l'argument d'une propriété universelle de la nature qu'on ne saurait accaparer sans en faire un bon usage. Le mauvais propriétaire peut donc être délogé. More y pousse plusieurs critères de jugement : la supériorité du colon, la valeur de son projet, le droit de prendre possession au nom du mésusage du propriétaire et du meilleur usage du colon. Toute la doctrine coloniale est là, mais il s'agit de la pratique d'Utopie.

Reste à savoir si More la défend ou s'il la raille, sa description dénonçant l'Utopie comme une aspiration dystopique à l'enfer d'une cité céleste à la façon d'un Saint Augustin dans la Cité de Dieu refusant le rêve coupable d'une concrétisation ici-bas de la Jérusalem céleste. More condamne peut-être bien cette doctrine.

En effet, l'île imaginaire et fantomatique dont les noms mêmes soulignent la fiction semble désirable à certains égards et très inquiétantes à d'autres. Or, la controverse de Valladolid va utiliser l'argumentation des exposés de Raphaël, voyageur et défenseur d'Utopie, du côté de Sepúlveda favorable à une colonisation violente pratiquant l'esclavage ou l'endoctrinement, justifiant des crimes. D'ailleurs, le parallèle est grand entre l'organisation sociale des familles utopiennes très bien analysée dans l'article d'Allard³ et les encomiendas, groupement d'indigènes contraints par l'encomendero instaurant un régime féodal de servage et de travail forcé dans les mines, disposant des terres et des hommes⁴. Si cette première pratique d'Utopie résonne avec les réalités historiques qui s'ensuivront dans les colonies des Amériques, More décrit aussi la relation à la religion :

« Utopus, à l'époque de la fondation de l'empire [...] ne proscrit pas le

prosélytisme qui propage la foi au moyen du raisonnement, avec douceur et modestie ; qui ne cherche pas à détruire par la force brutale la religion contraire, s'il ne réussit pas à persuader ; qui n'emploie ni la violence, ni l'injure. Mais l'intolérance et le fanatisme furent punis de l'exil ou de l'esclavage. » (More 1997, 112).

Cette seconde pratique fait échos à l'autre position de la controverse exposée par Las Casas concernant les moyens d'évangéliser. Force est de constater que la colonisation temporelle décrite par More fut à l'œuvre et défendue par Sepúlveda alors que l'évangélisation pacifique des premiers saints de l'Église œuvrant sans le support d'un pouvoir temporel dans les nations européennes est la thèse soutenue par Las Casas pour agir en Amérique. Et, sur le plan spirituel, Paul III tranchera fermement en faveur d'une œuvre de conversion pieuse, patiente et sainte.

3. Les arguments de Paul III en 1537⁵

Les deux textes sont publiés en juin 1537. Il commence par décrire et dénoncer le jugement de ses contemporains qui consiste à déclasser une partie de l'humanité :

« Ce que voyant, le jaloux adversaire du genre humain, toujours hostile aux œuvres humaines afin de les détruire, a découvert une nouvelle manière d'empêcher que la parole de Dieu soit annoncée, pour leur salut, aux nations. Il a poussé certains de ses suppôts, avides de satisfaire leur cupidité, à déclarer publiquement que les habitants des Indes occidentales et méridionales, et d'autres peuples encore qui sont parvenus à notre connaissance ces temps-ci, devaient être utilisés pour notre service, comme des bêtes brutes, sous prétexte qu'ils ne connaissent pas la foi catholique. Ils les réduisent en esclavage en leur imposant des corvées telles qu'ils oseraient à peine en infliger à leurs propres animaux domestiques. »

La lettre développe contre cette situation deux arguments. Le premier consiste à rappeler la mission d'enseignement des nations d'où une œuvre pacifique d'évangélisation :

« Nous déclarons et décidons que les Indiens et les autres peuples qui viendraient à être découverts dans le monde doivent être invités à ladite foi du Christ par la prédication de la parole de Dieu et par l'exemple d'une vie vertueuse. »

Mais, fort de cet argument, Paul III en induit un second qui condamne l'appropriation abusive des terres et l'atteinte à la liberté des

autochtones.

« Nous décidons et déclarons, par les présentes lettres, en vertu de Notre Autorité apostolique, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui parviendraient dans l'avenir à la connaissance des chrétiens, même s'ils vivent hors de la foi ou sont originaires d'autres contrées, peuvent librement et licitement user, posséder et jouir de la liberté et de la propriété de leurs biens, et ne doivent pas être réduits en esclavage. Toute mesure prise en contradiction avec ces principes est abrogée et invalidée. »

Dans sa bulle *Sublimis Deus*, il revient sur « les facultés qui le rendent capable de recevoir cette foi ». Surtout, il précise le texte précédent :

« Les dits Indiens et tous les autres peuples qui peuvent être plus tard découverts par les Chrétiens, ne peuvent en aucun cas être privés de leur liberté ou de la possession de leurs biens, même s'ils demeurent en dehors de la foi de Jésus-Christ ; et qu'ils peuvent et devraient, librement et légitimement, jouir de la liberté et de la possession de leurs biens, et qu'ils ne devraient en aucun cas être réduits en esclavage. »

Dans le premier texte il dit licite les droits des indigènes, malgré leur impiété. Dans le second, il l'exprime dans l'autre sens en signalant le caractère illicite d'un acte qui les priverait de leur liberté et propriété, condamnant l'œuvre conquérante des colons.

4. Les enjeux de la controverse de Valladolid

Ses positions sont remises en cause lorsque Charles Quint organise, sous le pontificat de Jules III, le débat sur la manière de conduire les conquêtes dans le Nouveau Monde, la controverse de Valladolid oppose le dominicain Bartolomé de Las Casas et le théologien Juan Ginés de Sepúlveda au collègue San Gregorio de Valladolid. Si Paul III a tranché sur l'universalité de l'humanité, il a aussi tranché sur l'évangélisation et les droits réciproques des colons et autochtones. Pourtant, deux théories vont de nouveau s'opposer en 1551. Le premier argument de Las Casas, très thomiste, reconnaît l'égalité des sociétés dans leur dignité comme elle reconnaît celle des hommes, et ce en toute cohérence. Le second souligne le caractère évangélique de la propagation de la foi. Le troisième rappelle que le bien commun tient à la foi, non à la détention des biens matériels. Le colon ne peut devenir un occupant sans respecter les droits des premiers occupants. A l'inverse, Sepúlveda s'inspire plus de la tradition païenne et aristotélicienne en procédant à un classement. Il marque les esprits en évoquant les sacrifices humains et l'anthropophagie ou l'inceste. Dans son

Histoire de la conquête du Nouveau Monde, il affirme qu'il y a des justes causes à la guerre contre les amérindiens, ce qui remet en cause les positions initiales de Paul III. Il écrit par exemple :

« Les Indiens demandent, de par leur nature et de leur propre intérêt, à être placés sous l'autorité des princes ou d'États civilisés et vertueux, dont la puissance, la sagesse et les institutions leur apprendront une morale plus haute et un mode de vie plus digne. Comparez ces bienfaits dont jouissent les Espagnols – prudence, invention, magnanimité, tempérance, humanité et religion – avec ceux de ces hommelets si médiocrement humains, dépourvus de toute science et de tout art, sans monument du passé autres que certaines peintures aux évocations imprécises. Ils n'ont pas de lois écrites mais seulement des coutumes, des traditions barbares. Ils ignorent même le droit de propriété. Je dis qu'il est licite d'asservir les barbares pour leur faire abandonner l'idolâtrie, (les sacrifices humains) [...] pour les convertir avec plus de liberté et de facilité et qu'ensuite ils ne puissent plus retourner en arrière ni tomber dans des hérésies. » (de Sepúlveda, 1993, trad. par P.-A.P)

Fort de cette dévalorisation, il légitime la tutelle, la persécution pour mettre un terme aux conduites antinaturelles. Sepúlveda reprend étonnamment les arguments exposés par More expliquant la colonisation des utopiens. Sepúlveda accuse les indiens de ne pas être dignes de leur humanité, vivant selon des mœurs qui les éloignent de la loi naturelle, justifiant pleinement l'application des thèses d'Aristote de les réduire en esclavage, arguant que ceux qui sont incapables de vivre bien, sont à gouverner par les plus civilisés. Le double débat herméneutique fait se croiser les deux condamnations. L'un reproche la violence contre les indiens en expliquant leur droit, l'autre reproche la violence des indiens dans leurs mœurs pour expliquer le droit des colons. S'opposent donc avec constance une pensée évangélique argumentée par Paul III puis Las Casas de tradition dominicaine et professée par le dominicain Francisco de Vitoria, à celle des modernes inspirés par la pensée grecque et un sentiment de juste supériorité qui légitime des exactions : confiscation des terres, violence, destruction des institutions locales, instauration des pouvoirs coloniaux, appropriation des richesses et exploitation ou soumission des autochtones que toutes les nations européennes réaliseront par la suite.

Or, le caractère génocidaire des actions des colons ne fait aucun doute, tant du fait de l'effondrement démographique avéré par les historiens que des témoignages de Las Casas dans son œuvre *Très bref relation de la destruction des Indes*⁶. Quelques extraits de cette œuvre rappellent le trouble occasionné par la révélation des pratiques des princes chrétiens, éloignés de leur royaume, libres et émancipés des règles religieuses,

s'adonnant à la barbarie sans vergogne, maquillant les crimes d'une juste cause, incitant même à ne pas en informer les européens en œuvrant à la censure de Las Casas par l'inquisition espagnole par exemple. Si Las Casas pose de nouveau l'anthropologie chrétienne, le second transige avec une autre représentation d'une partie de l'humanité qui serait déshumanisée et déshonorée du fait de ses mœurs (anthropophagie, homosexualité, infanticide), ceux-ci disculpant alors ceux qui les persécutent :

« Il n'y a point de nation au monde, pour rudes et incultes, sauvages et barbares [...] qu'elles soient, et même parfois proches des bêtes brutes, qui ne puissent être persuadées, amenées et réduites à un ordre policé, et devenir paisibles et pacifiques envers les autres hommes, à condition d'user à leur égard de moyens appropriés et de suivre la voie digne de l'espèce humaine, à savoir amour, mansuétude et douceur, sans jamais s'écarter de cette fin. La raison de cette vérité est celle qu'exposa Cicéron dans les Lois, à savoir que toutes les nations du monde sont faites d'hommes qui tous et chacun ne répondent qu'à une seule définition : ce sont des êtres rationnels. Tous ont leur entendement, leur volonté et leur libre arbitre puisqu'ils sont formés à l'image et à la ressemblance de Dieu. » (Las Casas, 1552)

Las Casas décrit le génocide des indiens dans la maltraitance organisée :

« On donna ainsi des Indiens à chaque chrétien sous prétexte qu'il les instruirait dans les choses de la foi catholique [...]. Le soin qu'ils prirent des Indiens fut d'envoyer les hommes dans les mines pour en tirer de l'or, ce qui sont un travail intolérable ; quant aux femmes, ils les plaçaient aux champs, dans les fermes, pour qu'elles labourent et cultivent la terre, ce qui est un travail d'hommes très solides et très rudes. Ils ne donnaient à manger aux uns et aux autres que des herbes et des aliments sans consistance ; le lait séchait dans les seins des femmes accouchées et tous les bébés moururent donc très vite [...]. Les hommes moururent dans les mines d'épuisement et de faim, et les femmes dans les fermes pour les mêmes raisons. » (Las Casas, 1552)

Il accuse directement ces chrétiens d'avoir renoncé ou trahi leur foi dans leurs actes en Amérique :

« Alors que les Indiens étaient si bien disposés à leur égard, les chrétiens ont envahi ces pays tels des loups enragés qui se jettent sur de doux et paisibles agneaux. Et comme tous ces hommes qui vinrent de Castille étaient gens insoucieux de leur âme, assoiffés de richesses et possédés des plus viles passions, ils mirent tant de diligence à détruire ces pays qu'aucune plume, certes, ni même aucune langue ne suffirait à en faire

relation. Tant et si bien que la population, estimée au début à onze cent mille âmes, est entièrement dissipée et détruite, s'il est vrai qu'il n'en reste pas aujourd'hui douze mille entre petits et grands, jeunes et vieux, malades et valides. »

L'enjeu herméneutique est considérable, puisque l'unité ou la division de la représentation de l'humanité constitue la pierre angulaire d'une éthique aux conséquences considérables. Selon cette interprétation, il est fait droit à la colonisation ou à une œuvre d'évangélisation bienveillante. Et l'exercice herméneutique se prolonge, puisqu'il s'agit de justifier ou non les violences commises par les colons. C'est une logique de procès à charge et à décharge pour absoudre le prétendu bon chrétien commettant des violences légitimes ou pour le condamner en reconnaissant aux victimes leurs dignités. Le déni d'humanité doit se justifier en divisant la représentation de celle-ci pour légitimer la violence commise contre une humanité déclassée. Toute la modernité va développer cette herméneutique de la division herméneutique pour fonder les révolutions, les persécutions et les génocides.

5. Le dévoilement d'une modernité perverse et prédatrice

Rappelons au lecteur que Thomas More a été canonisé puis fait saint patron des responsables politiques en 2000 par Jean-Paul II. Il est difficile d'interpréter *L'utopie* comme la promotion d'une société idéale. Comme Erasme dans *l'Eloge de la folie*, il semble plutôt que More avertisse des dangers d'une pensée qui se laisserait dominer par la seule autorité d'une raison détachée de la grâce. L'utopie expose la dystopie. More dénonce un rationalisme moderne dont il perçoit déjà les premiers signes au 16^e siècle. La Jérusalem céleste n'est pas de ce monde et la société utopienne n'est pas un idéal, mais un enfer. Dès 1516, les arguments sont bien connus.

Qu'est-ce qui opère alors en faveur d'un tel basculement du raisonnement des modernes ? Outre la cupidité évidente dénoncée par Las Casas, sur un plan philosophique et théologique, plusieurs basculements s'opèrent dans ce siècle de la Renaissance européenne.

Premièrement, celui d'une distinction jusqu'à la séparation des pouvoirs temporels et spirituels, le premier s'affranchissant des recommandations du second pour agir en vertu de prérogatives politiques à la libre appréciation de la raison humaine. Cette séparation est le signe de la modernité, d'une émancipation libérale qui légitime le génocide des indiens des Amériques, d'abord au Sud, puis au Nord. La séparation est une amputation car elle détruit le lien qui fait du chrétien un homme juste dans l'action et non un schizophrène agissant en monstre dans la cité des Amériques tout en se présentant à l'Eglise. L'hypocrisie est fatale et

révoltante comme le noterons les protestants très critiques contre cette cupidité avide des princes espagnols.

Deuxièmement, celui du retour du paganisme inhérent à la lecture d'Aristote justifiant la réalité naturelle de l'esclavage en contrevenant à la pensée chrétienne, constante dans sa réprobation, l'Antiquité servant à rétablir des mœurs païennes⁷. L'égalité évangélique est brisée en faveur d'une classification et de prérogatives autoritaires au nom d'une supériorité. L'Antique est une Renaissance autant qu'une régression.

Troisièmement, celui d'un sentiment de supériorité, comme les thèses du docteur Bodichon⁸ l'exprime magistralement pendant la colonisation algérienne, reprenant toute l'argumentation de l'Utopie de More et celle des aristotéliens espagnols du 16^e siècle, avec une constance étonnante. Le colon est supérieur et a des droits inégaux par nature.

Mais, faut-il mettre en perspective ces exactions lointaines de celles plus locales des guerres de religion où protestants et catholiques commettent les uns contre les autres les pires crimes, s'accusant mutuellement d'hérésie et d'infidélité pour justifier une violence inspirée, à la manière d'une colère divine dévastatrice. Reprenons ici quelques éléments qui donnent un contexte singulier à cette époque troublée où les européens font le choix de la violence religieuse et politique, perdant patience et renonçant à la conversation pour la conversion consentie. Se joue ici, outre les rapports de domination politique immédiat, une herméneutique de soi et de l'altérité, le regard sur l'autre qui en fait un égal avec lequel échanger ou un adversaire, un ennemi, un objet à manipuler ou à détruire.

Pourtant, ce 16^e siècle est aussi celui d'une autre séparation entre protestants et catholiques dans laquelle la Grande Espagne joue un rôle éminent du fait de l'envergure de l'Empire de Charles Quint. Quelques éléments attestent d'une herméneutique similaire où les parties visent le déclassement de l'autre pour justifier la violence, initialement réprimée par la morale chrétienne. Premier exemple, la manière dont le chef protestant, Guillaume d'orange, est sorti du genre humain : « Nous interdisons et défendons à tous nos sujets de quelque état, condition ou qualité qu'ils soient de vivre, parler ou communiquer avec lui, de le recevoir ou loger dans leurs maisons, ni de lui donner des vivres, à boire, du feu ou autres nécessités. Mais nous permettons à tous nos sujets de l'empêcher et de s'assurer de sa personne, même de l'offenser dans sa personne et sa vie, exposant à tous ce Guillaume comme ennemi du genre humain. » (Bois 1993, 59).

Deuxième exemple, celui des œuvres protestantes dont les illustrations Lascasienne de Théodore de Vry montrant des catholiques dépravés et barbares commettant des crimes odieux qui les font ranger du côté de « bêtes maléfiques », sanguinaires et cupides, à combattre. Ces

illustrateurs de l'époque témoignent du martyrologe de ces victimes, reprenant toutes les sortes de persécutions bien connues dans l'iconographie des martyrs des premiers siècles. Et leur message induit est manifeste, les catholiques espagnols aux Amériques ou dans les guerres de religion commettent des crimes en tout point comparables à ceux des païens-romains. L'époque vit un renversement spirituel où l'abandon de l'Évangile conduit à une relation violente et impatiente de domination d'autrui par la force⁹. Et ces crimes rabaissent l'autre à sa chair qu'on traite comme celle d'un animal. Le déni d'humanité s'accomplit dans la nature des crimes qui retire à l'autre le respect de sa dignité et de son corps : mutilation, démembrement, éviscération, émasculatation, décapitation, éradication (meurtre de masse), alimentation pour les animaux, etc.

Là où l'Église avait posé le fondement d'une conversion pacifique fondée sur l'égalité ontologique des hommes, les modernes brisent cette égalité. Ce qui se joue depuis dans mille stratagèmes destructeurs, c'est la rupture d'égalité dans la représentation des hommes, soit leur division dans une interprétation des faits afin de légitimer ce privilège indu d'une objectification des autres qu'il faut ensuite détruire, asservir ou ré-éduquer. Toutes les politiques modernes le feront au nom d'un idéal utopique avec une industrie et des techniques toujours plus savantes. C'est donc bien une manière de penser qui est en cause bien plus qu'une race coupable qu'il conviendrait de condamner lorsque s'exprime un immense ressentiment contre les auteurs de plusieurs siècles de destructions des civilisations.

En effet, ce ressentiment légitime risque de poursuivre l'œuvre nihiliste de la modernité par la perpétuation de la haine vengeresse. Si ce ressentiment se veut salutaire, il doit œuvrer à une critique et à un pardon indispensable à une sortie de la modernité criminelle. Comment sortir de cette spirale de la vengeance légitimée par les crimes antérieurs ? Il convient de faire la part de ce qui a nourri et alimente encore la pensée occidentale ; celle qui instrumentalise les populations selon des desseins de domination et de prédation. A cet égard, ceux-là même qui aujourd'hui dénoncent ces crimes en viennent trop souvent à opérer un retournement dialectique qui entretient la modernité dans ses buts jusqu'à inverser la rupture d'égalité pour éradiquer la coupable civilisation européenne. Or, cette ultime étape de ce processus historique sonne comme l'aboutissement du chemin de la pensée moderne née en ce début de 16^e siècle.

Force est de constater, que cette question demeure d'une grande actualité lorsqu'il s'agit de la conquête économique et des phénomènes de mondialisation qui exercent encore une forme d'impérialisme intrusif en faisant la guerre aux autochtones et indigènes, où qu'ils soient ; en affirmant la libre circulation et la libre propriété en faveur de ceux qui se déplacent pour toujours faible table rase des civilisations antérieures : autochtones des

indes, d'Amazonie, d'Australie de l'article du Monde cité dans notre introduction, mais aussi maintenant d'Europe dont les autochtones sont déclassés au nom du droit supérieur des migrants-colons. Ce mouvement s'applique aujourd'hui à l'Occident lui-même dans cette dernière étape du projet des modernes, jusqu'à arraser la société qui a initié ce mouvement dans un ultime temps de colonisation inversée. C'est pourquoi, l'herméneutique de ces quelques décennies du 16^e siècle est d'une immense actualité. Est-ce l'occasion d'examiner la controverse de Valladolid dont les arguments sont d'une actualité saisissante pour inviter à une méditation sur l'exercice du pouvoir et la domination des territoires ? Le temps de méditer à une fraternité universelle éclairée serait l'alternative à cette destruction dominatrice dont la traduction politique sera toujours celle d'une société commandée par la violence. La rationalité universelle des Lumières a été faite d'oppression et d'aliénation des différences civilisationnelles jusqu'à leur destruction au nom de l'avènement d'un individu abstrait, partout où les modernes ont eu une influence notable. Toutefois cette histoire espagnole et son siècle d'or marqua au passage la ruine d'une Espagne dont l'or fut son tombeau. Il se peut que nous soyons au seuil d'un second tombeau d'une modernité dévorant les peuples tel Jupiter ses enfants dans des cycles de violences toujours plus destructeurs. Ce n'est donc pas d'une Renaissance dont nous avons besoin, mais d'une nouvelle naissance, sauf à désirer devenir les Conquistadors d'un monde persécuté.

Notes

¹ Dans une déclaration du 28 juillet 1885 à l'Assemblée Nationale retranscrite au Journal Officiel, Jules Ferry développe les principes de la doctrine coloniale de la III^e République : « Dans la crise que traversent toutes les industries européennes, la fondation d'une colonie, c'est la création d'un débouché [...] Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures [...] Elles ont un devoir de civiliser les races inférieures. » (Jules Ferry, discours à la Chambre des députés, 28 juillet 1885, https://www.dicocitations.com/citation_auteur_ajout/66380.php)

² Les Lois nouvelles (Leyes Nuevas) rappellent la liberté naturelle des Amérindiens. Elles obligent à la libération des esclaves et à la liberté du travail et de propriété, mettant les indiens sous la protection directe de Madrid. A signaler que Philippe II prolonge les décisions de son père dans les ordonnances de 1573 en faveur d'une conquête pacifique et de l'évangélisation.

³ « les père et mère de la famille rurale n'ont manifestement aucun lien de sang avec la plupart des membres de leur famille ; le père de la famille citadine n'est que le plus âgé parmi un groupe de dix à seize artisans ; les enfants sont transférés d'une famille citadine à l'autre selon les exigences démographiques comme autant d'unités impersonnelles dans les comptes d'un administrateur; les filles, devenues femmes, quittent leur famille pour se mêler à tout jamais à celle de leur époux [...] ; elle est une création et un instrument politiques, servant à surveiller et encadrer les individus jusque dans leur vie privée. Par exemple, les repas sont moins des moments d'intimité et de différence ou d'originalité

familiale qu'un autre moment fort pour l'état homogénéisant : trente familles se réunissent trois fois par jour sous la surveillance du phylarque : les conversations sont contrôlées et servent à la fois de leçons de morale, pour les jeunes gens physiquement encadrés par des vieillards, et d'examen de leurs qualités et défauts. En somme, si le nom Utopie est révélateur, le nom famille est plutôt un voile dont Hythlodæus se sert pour cacher une institution profondément nouvelle et profondément troublante. » (Allard 1984, 320).

⁴ Dès 1512, Ferdinand II d'Aragon promulgue les lois de Burgos à la demande de l'Église pour mettre fin à l'exploitation des indigènes sous l'influence du célèbre sermon du 21 décembre 1511 d'Antonio de Montesinos : « Cette voix vous dit que vous êtes tous en état de péché mortel ; dans le péché vous vivez et vous mourrez à cause de la cruauté et la tyrannie dont vous accablez cette race innocente. Dites-moi, quel droit et quelle justice vous autorisent à maintenir les Indiens dans une aussi affreuse servitude ? Au nom de quelle autorité avez-vous engagé de telles détestables guerres contre ces peuples qui vivaient dans leurs terres d'une manière douce et pacifique, où un nombre considérable d'entre eux ont été détruits par vous et sont morts d'une manière encore jamais vue tant elle est atroce ? Comment les maintenez-vous opprimés et accablés, sans leur donner à manger, sans les soigner dans leurs maladies qui leur viennent de travaux excessifs dont vous les accablez et dont ils meurent ? » (de Las Casas 2002, 26-27).

⁵ L'Église catholique a une position constante sur ces questions. Jean VIII dans sa lettre *Unum est* de 873, s'adressant au prince de Sardaigne argumente à l'instar de Paul III sept siècles plus tard : « Il est une chose pour laquelle nous devons paternellement vous admonester ; si vous ne la corrigez pas, vous encourez un grand péché, et par elle ce ne sont pas les gains que vous accroîtrez, comme vous l'espérez, mais bien plutôt les dommages. Comme nous l'avons appris, à l'instigation des Grecs, beaucoup qui ont été enlevés captifs par les païens sont donc vendus dans vos régions et, après avoir été achetés par vos compatriotes, ils sont gardés sous le joug de l'esclavage ; alors qu'il est avéré qu'il est pieux et saint, comme il convient pour des chrétiens, que lorsqu'ils les ont achetés des Grecs, vos compatriotes les renvoient libres pour l'amour du Christ, et qu'ils reçoivent leur récompense non pas des hommes, mais de notre Seigneur Jésus Christ lui-même. C'est pourquoi nous vous exhortons et nous vous commandons, avec un amour paternel, si vous leur avez acheté des captifs, de les laisser aller libres pour le salut de votre âme. » (*Wikipedia*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Veritas_ipsa).

⁶ *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, et des sermons attestent aussi des faits : Je suis la voix du Christ qui crie dans le désert de cette île [Hispaniola] (...). Cette voix dit que vous êtes tous en état de péché mortel à cause de la cruauté et de la tyrannie dont vous usez à l'égard de ce peuple innocent. Dites-moi, en vertu de quel droit et de quelle justice maintenez-vous ces Indiens dans une servitude si cruelle et si horrible ? Qui vous a autorisé à faire des guerres aussi détestables à ces peuples qui vivaient autrefois pacifiquement dans leurs pays, où ils ont péri en quantités infinies ? (...) Pourquoi les maintenez-vous dans un tel état d'oppression et d'épuisement, sans leur donner à manger ni les soigner dans les maladies dont ils souffrent et meurent à cause du travail excessif que vous exigez d'eux, en les tuant tout bonnement pour extraire l'or jour après jour ? Vous préoccupez-vous de ce qu'un prêtre les instruisse, qu'ils connaissent leur Dieu et Créateur, ne sont-ce pas des hommes ? N'êtes-vous pas tenus de les aimer comme vous-mêmes ? (...) Tenez pour certain que dans l'état où vous êtes-vous ne pourrez pas plus vous sauver que les Maures et les Turcs qui refusent la foi du Christ. Sermon du prêtre dominicain Antonio Montesinos aux colons espagnols d'Haïti (Hispaniola) le 21 décembre 1511 (Vaute 1991).

⁷ Martin de Ledesma, dominicain appelé par le roi du Portugal, Jean III pour enseigner l'Université de Coïmbre, réfute l'inspiration aristotélicienne en faveur des hommes esclaves par nature.

⁸ Une telle doctrine fonde l'asymétrie des droits et légitime toutes les pratiques ethnocidaires et génocidaires. De même, les œuvres du docteur Bodichon explicitent des thèses raciales dont ses *Etudes sur l'Algérie et l'Afrique* publiée en 1847 à Alger. Les titres des chapitres sont évocateurs : « VII. Il y a des races humaines dont la destruction est arrêtée par un fait de la providence. A quels signes les reconnaît-on ? VIII. Des races primitives de l'Europe Occidentale et Méridionale. IX. Utilité et nécessité des croisements. ». Après une description des qualités de chacune des races, le médecin conclut à propos des arabes : « Hostiles aux autres nations, violant les lois de l'humanité, utile dans les plaines arides, les déserts essentiellement, nuisible dans les autres terres, où elle reproduit constamment la sauvagerie de l'homme et de la nature. Ici, son extinction est donc un bien : elle devient une harmonie. Que les véritables philanthropes se pénètrent donc bien de la mission dont certains peuples sont chargés ; qu'ils reconnaissent que certains peuples sont chargés de détruire un état social qui outrage à la fois la nature et l'humanité. C'est là le rôle des pionniers en Amérique, des Anglais en Océanie... » (Bodichon 1847, 150-151).

⁹ Les articles de Gregory Wallerick sont édifiants (Wallerick 2010 et Wallerick 2013).

References

- ALLARD, Gérald. 1984. « L'Utopie de Thomas More ou le penseur, le pouvoir et l'engagement ». *Laval théologique et philosophique* 40(3): 309-333.
- ANDRE-VINCENT, Philippe-Ignace. 1980. *Bartolomé de las Casas, prophète du Nouveau Monde*. Paris : Editions Tallandier.
- BABELON, Jean. 1947. *L'Amérique des Conquistadores*. Paris : Editions Hachette.
- BEUVE-MEURY, Hubert. 1928. *La théorie des pouvoirs publics d'après François de Vitoria et ses rapports avec le droit contemporain*. Paris : Editions Spes.
- BESSON, Emmanuel. 1894. *La législation civile de l'Algérie. Etudes sur la condition des personnes et le régime des biens en Algérie*. Paris : Editions Chevalier-Marescq.
- BLANCHARD, Pascal, BANCEL, Nicolas, BOËTSCH, Gille, TARAUD, Crustelle et THOMAS, Dominique. 2018. *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XVI^e siècle à nos jours*. Paris : Editions La Découverte.
- BOIS, Jean-Pierre. 1993. *Les guerres en Europe*. Paris : Edition Belin.
- BODICHON, Eugène. 1847. *Études sur l'Algérie et l'Afrique*. Alger : chez l'auteur.
- BREMOND, Henri. 1904. *Le bienheureux Thomas More*. Paris : Librairie Victor Lecoffre.
- BRION, Marcel. 1928. *Bartolomé de Las Casas, Père des Indiens* : Paris, Editions Plon.
- BOURSIQUOT, Fabienne. 2007. « Modernité du génocide et pratiques génocidaires ». *Aspects sociologiques* 14 (1) : 61-86 .
- DE LAS CASAS, Bartolomé. 2002. *Histoire des Indes* (volume III). Paris : Editions du Seuil.
- DE SEPULVEDA, Juan Ginés. 1993. *De rebus hispanorum gestis ad Novum Orbem Mexicumque*. Stuttgart : Teubner.
- DUMONT, Gérard-François. 2010. « Etrangers, immigrants, populations d'origine étrangère : clarifions les définitions ». *Population & Avenir*, 2010 (3), 698. <https://doi.org/10.3917/popav.698.0003>
- GUY, Alain. 1934. *Esquisse des progrès de la spéculation philosophique et théologique à Salamanque au cours du XV^e siècle*. Paris : Librairie Vrin.
- INGRAO, Christian. 2010. *Croire et détruire*. Paris : Editions Fayard.
- KULH, Stefan. 1994. *The Nazi Connection: Eugenics, American Racism, and German National Socialism*. New York : Oxford University Press
- LOMBARDO, Paul. 2011. *A Century of Eugenics in America: From the Indiana Experiment to the Human Genome Era*. Bloomington : Indiana University Press.

- MAHN-LOT, Marianne. 1991. *Bartolomé de Las Casas, une théologie pour le Nouveau Monde*. Paris : Editions Desclée de Brouwer.
- MANCHUETTE, François. 1988. « Origines républicaines de la politique d'expansion coloniale de Jules Ferry (1838-1865) ». *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 75 (279), 2^e trimestre : 185-206.
- MORE, Thomas. 1997. *L'utopie*. Paris : Messidor – Editions Sociales.
- NYS, Ernest. 1882. *Le droit de la guerre et les précurseurs de Grotius*. Bruxelles : Librairie européenne C. Muquardt.
- PERVILLE, Guy. 1975. « Qu'est-ce que la colonisation ? ». *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* 22 (3) : 331-368.
- SEMELIN, Jacques. 2005. *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*. Paris : Editions du Seuil.
- DE SEPULVEDA, Juan Ginés. 1993. *De rebus hispanorum gestis ad Novum Orbem Mexicumque*. Stuttgart : Teubner.
- VAUTE, Paul. 1991. « La Légende noire de l'Amérique espagnole ». *Cobérences* : 13-27.
https://www.editions-barmattan.fr/auteurs/article_pop.asp?no=34639&no_artiste=35827
- WALLERICK, Grégory. 2010. « La guerre par l'image dans l'Europe du 16^e siècle ». *Archives de sciences sociales des religions* 149 (2010), janvier-mars : 33-53.
<https://doi.org/10.4000/assr.21838>
- WALLERICK, Grégory. 2013. « Guerre par l'image et légende noire anti-espagnole (à partir de deux acteurs : Théodore de Bry et Richard Verstegan) ». *Master France* : 1-28. <https://hal.archives-ouvertes.fr/cel-01297668/document>
- Wikipedia.com (article *Veritas Ipsa*).
https://www.dicocitations.com/citation_auteur_ajout/66380.php